

LES BELLES EXCURSIONS

Sur les routes bretonnes

(Suite.)

Nous nous arrêtons deci-dela, et toujours pour voir exclusivement de vieilles pierres mégalithiques ou de vieilles croix, c'est peu folâtre, mais les quelques vues que je prends seront indispensables pour le livre, il en faut pour tout le monde : le savant, comme le touriste.

Halte, à midi, pour déjeuner au Conquet, petit port où les pêcheurs s'occupent presque exclusivement de la pêche du homard et de la langouste.

L'après-midi, notre randonnée continue à toute essence par la visite des plus beaux menhirs de la région, dont le Kerloas, le plus haut du Finistère (12 mètres) et de la côte jusqu'à Poissol où nous rentrons, sous le crachin, par Lannivoaré, au curieux cimetière, et Saint-Renan. Je ne suis pas fâché d'avoir fait cette boucle sur quatre roues, car si c'était intéressant, la route, sauf aux environs du Conquet, était peu pittoresque.

Je rentre le soir-même à Morlaix où je trouve une chambre en ville.

5 août. — Pôvre de moi ! mon itinéraire n'est pas encore prêt ! Aussi, le matin, je vais au musée de la ville pour quelques clichés dont la magnifique rosace de l'ancienne église du Couvent des Dominicains et, l'après-midi, file sans bagages vers Lanné, où je monte à la belle chapelle de Keritron, de là à Saint-Jean-du-Doigt, route facile qui se termine par une forte descente sur Saint-Jean. J'y reste un bon bout de temps, car il y a pas mal de clichés à faire ; malheureusement, je ne peux voir le célèbre trésor de la cathédrale, car on le déménage pour le moment. Je me console en grimpaillant sur les coteaux d'alentour, d'où les vues sont charmantes sur la ville et la mer à peu de distance.

De Saint-Jean à Plougassnou, inutile de reprendre la grande route et de faire un grand détour, je prends l'ancien chemin, incyclable un court moment, mais beaucoup plus court. Je passe ainsi devant le curieux petit oratoire de Pont-au-Gler où je récolte une crevaillon. Je change en hâte de chambre à air, mais, la nouvelle remontée, impossible de la gonfler, elle est aussi crevée, je ne sais certes pas depuis quand ! Je fais à pied les quelques centaines de mètres qui me séparent de Plougassnou et, avec l'aide d'une bouteille de cidre bouché, je répare les deux crevaillons. J'active ensuite pour, par une belle descente, arriver en vue de la pointe de Primel. Deux clichés et, demi-tour, cette fois en direction de Morlaix, par la route directe, assez bonne, mais rudement accidentée. Je rentre en ville à 19 h. 40 ayant, ma foi, roulé assez vite et fait 20 clichés dans mon après-midi.

Voulant me faire regagner un peu du temps perdu, M. G... m'a retenu, pour le lendemain, une place dans le « Car Armoricain » qui fait, ce jour-là, le circuit des Calvaires ; je suis peu enthousiaste, mais comme cela m'avancera et que mon itinéraire n'est toujours pas prêt, je me laisse convaincre.

6 août. — Départ à 8 h. 30 en direction de Huelgoat. Je suis confortablement assis à côté du chauffeur et de l'aimable directeur de l'excursion. Alons, cela n'ira pas trop mal et, ce car Berliet est vraiment bien suspendu, il vaut presque un Realase !!!

La N. 169 doit être assez dure à cycloer de Morlaix à Pennergues, car c'est

une longue côte continue ou presque pour la traversée des monts d'Avrée. Comme contre-partie, c'est une longue descente jusqu'à Berrien, avec constamment de belles vues panoramiques à droite ou à gauche, sur les rochers de Gragon, le Roc-an-Feunteun et le Roc'h-Trevezel. A Berrien, nous continuons à suivre la Nationale, délaissant la route directe de Huelgoat et nous quittons l'autocar 2 km. avant le bourg pour aller visiter à pied les principales curiosités des environs : la grotte d'Arthus, la mare aux Sangliers, le Fer à Cheval, l'allée des Violettes, les chaos de rochers que l'on a dénommé le Ménage de la Vierge et, enfin, le Gouffre qui est tout près du Huelgoat.

En deux heures, nous avons vu bon nombre de coins charmants et cette partie de la Bretagne intérieure, aux magnifiques forêts, est bien digne de sa réputation de pittoresque.

Il est midi, laissant les passagers de l'autocar, la plupart anglais, aller déjeuner à l'Hôtel d'Angleterre, je vais me restaurer à l'Hôtel de France où, malgré l'affluence, la chère est bonne et servie rapidement et, à 13 h. 30, je me laisse à nouveau véhiculer.

Par le G.C. 14, nous arrivons vite à la belle chapelle gothique de Saint-Herbot. Intérieur très sombre et le magnifique jubé Renaissance est très difficile à photographier lorsque, comme moi, on est pressé de repartir. Le porche latéral avec la croix de pierre sculptée qui le précède est plus facile à faire et, avant de remonter dans le car, j'ai la veine de pouvoir faire poser une vieille filleuse, qui me donnera un beau hors-texte, je l'espère ; généralement, en Bretagne, on rencontre ainsi des types curieux et, moyennant la pièce, on peut en faire autant de photos que l'on veut.

De Saint-Herbot au Roc'h-Trevezel, par Loqueffret, Brennilis et la Feuillée, la montée est rude même pour le car ; aussi, parvenus en haut de la côte au pied du Roc'h, nous le laissons souffler un peu et, en quelques minutes, grimpons dans les landes jusqu'à la crête des monts d'Avrée. De là, à 344 mètres d'altitude, on a une vue panoramique immense sur une grande partie de la Bretagne.

Nous redescendons ensuite vers Commana dont l'église renferme le magnifique autel de Sainte-Anne, datant de 1662. Le haut clocher que l'on voit de si loin tente aussi mon objectif et nous filons sur Guimilian et Saint-Thégonnec. Que dire de ces deux villages, si connus ? Leurs calvaires et leurs églises attirent chaque année, avec juste raison, des visiteurs toujours plus nombreux et, à Saint-Thégonnec comme à Guimilian, on ne se lasse pas d'admirer la puissance d'imagination des artistes bretons.

Vers les 19 h. 30, nous rentrons à Morlaix et, cette fois, je tiens enfin mon fameux itinéraire ! et, à le lire, je m'aperçois que j'ai fait peu de chose jusqu'à présent.

7 août. — Après avoir renvoyé à Paris les photos déjà faites, je pars à 9 h. 30 après avoir pris congé de M. G., en espérant bien le revoir un jour ou l'autre.

Je longe un peu la rivière de Morlaix, rive gauche, mais je la laisse bientôt continuer sur Locquenol et suis toujours la N. 169. Eh ! eh ! cela grimpe, et comment ! Du reste, j'ai été prévenu, cela va être très dur pour atteindre Plouvorn. Et, de fait ! Après Taulé, ce ne sont que côtes et descentes, et ces dernières sont assez dangereuses en raison de leur pourcentage et surtout

de l'état du sol : un vrai lit de cailloux.

J'arrive à Plouvorn à midi ; je vais déjeuner dans le petit hôtel du lieu, mais ce fut bien la seule et unique fois que je me suis arrêté pour une aussi importante formalité dans un si petit village.

Dans les petites agglomérations bretonnes, on ne doit pas souvent rencontrer la bonne auberge. On m'a servi là, après la soupe traditionnelle, du foie ou du mou de bœuf soigneusement découpé en petits cubes et nageant dans une sauce rougeâtre et, après des patates, à peu près le même foie ou mou de bœuf baignant aussi dans une sauce rougeâtre à peu près pareille à la première ! Heureusement que j'ai pu me rattraper sur une assiette de petits beurres assez bien garnie. Ce repas charmant fut suivi d'un fameux jus de chicorée baptisé café, comme compensation chaque convive avait devant lui un litre de cidre et un litre de très bon vin. Prix du repas : 7 francs, sans le pourboire.

Je quitte Plouvorn sans regrets et suis bientôt à Lombardier. Dans l'église, on peut voir un beau jubé et surtout de curieuses statuettes en pierre : la Vierge juchée avec l'Enfant-Jésus sur un ânon que Joseph conduit par la bride.

Retour à la route de Plouvorn et je continue sur Bervez, à la belle église, et c'est ensuite une route assez compliquée pour arriver aux usines du château de Kergornadalech, un des nombreux châteaux du Léon. De là au château de Kerjean, je passe par Saint-Vongay, d'où je vais directement au château en franchissant une des clôtures du parc, aidé obligeamment par un brave paysan pour qui mon camion semble peu peser. J'évite ainsi un assez long détour. Le manoir de Kerjean est un des mieux conservés du Léon, classé monument historique, un musée d'art breton est en voie de formation à l'intérieur. Je prends quelques clichés de l'extérieur et remonte en selle en direction de la vallée de l'Elorn, que, depuis Bolidès, contrairement à ce que j'espérais, aucun raccourci ne permet d'atteindre en vélo ; il faut, bon gré, mal gré, aller jusqu'à près de Landivisiau.

Après moult côtes et descentes depuis Kerjean, je suis déposé sur la N. 12, plus facile, mais au sol dans un bien triste état et très fréquentée par les bolidès à quatre roues. Je roule pourtant bon train, mais ne manque pas de m'arrêter à Pont-Christ pour aller voir, sur la rive gauche de l'Elorn, les ruines du prieuré et du calvaire.

La lumière n'est plus bonne du tout quand j'arrive peu après à la hauteur de la Roche-Maurice ; aussi, je ne m'arrête pas et ne fais halte qu'à la porte d'un hôtel de Landerneau : T.C.E.A.C.O., Fishing Club de France, etc... On me donne une chambre bien ordinaire et, au dîner, lorsque je demande la boisson bretonne par excellence : « Nous ne servons pas de cidre, monsieur ! » Bigre ! Allons-y de ma demi-bouteille de vin blanc. Repas quelconque, oh ! combien, et comme dessert, de superbes noix pourries ! C'est charmant...

Avant d'aller au lit, je vais faire un tour en ville pour repérer mes clichés du lendemain.

Je remarque, sur l'Eloen, une curieuse maison d'ardoises et, sur la place, une belle construction Renaissance, mais ce qui m'intéresse un peu plus, c'est que ladite maison possède, au rez-de-chaussée, une belle boutique

de pâtissier qui est, fichtre ! bien achalandée ! Et la quantité répond à la quantité, je vous prie de le croire ; quant au prix des gâteaux : six sous pièces ! Vraiment, cela ne ruinerait pas les fameux hôtels T.C.F., A.C.O., etc... de s'approvisionner là, en place de vieilles noix !

8 août. — Encore un sale temps gris, ce matin. Règlement de la note, prix très doux, mais tout de même j'ai les vieilles noix sur le cœur.

Je traverse l'Elorn, suis quelque peu la N. 164, puis je la quitte pour un petit chemin bien raviné qui me mène à la Roche-Maurice. Je crève juste à l'entrée du bourg, mais la réparation est vite faite car le coupable, un superbe clou de soulier, est resté planté dans l'enveloppe.

Le village est pittoresque avec les ruines d'un vieux château et, du haut de la butte qui le porte, on a une belle vue sur la vallée de l'Elorn, en amont et en aval. A côté de l'église, sur les murs de l'ossuaire, est sculpté un curieux bénitier extérieur représentant la Mort.

Une très forte côte me fait retrouver la N. 164 et la montée continuera assez forte pendant quelque temps. Je quitte encore une fois la grande route pour prendre, à gauche, la route de la Martyre. Le porche de l'église, très vieux et tout de guingois, est bien pittoresque et, sous les naïves statues qui l'agrémentent, je remarque, là aussi, un autre bénitier figurant la Mort et, sur un des côtés de l'ossuaire, on peut voir sculpté une momie égyptienne.

Je ne regrette pas mon léger détour, d'autant plus que, pour retrouver la Nationale, je suis emporté par la roue libre avec, devant moi, un immense panorama sur les monts d'Arrée. Je croyais déjà arriver en roue libre à Sizun, mais je dois vite déchanter, car il me faut plusieurs fois changer de vitesse avant de stopper sur la place du bourg.

A signaler, avant d'y arriver, un passage à niveau en très mauvais état et très mal situé dans un virage.

Il n'est que 11 heures 30, mais, comme le prochain bourg important est loin, je préfère déjeuner ici et, après

avoir garé mon vélo à l'Hôtel des Voyageurs (le Ciel m'en fasse trouver souvent de pareils sur ma route), je pars à la chasse aux clichés. L'Arc-de-Triomphe de la fin du XVI^e siècle d'abord, puis l'intérieur de l'église assez sombre, mais très vaste.

Mon excellent déjeuner terminé, est-ce l'effet du cidre, je ne sais, mais je continue la N. 164 ; heureusement, une belle borne coiffée de rouge, m'indique la direction de Huelgoat où je n'ai rien à faire. Je fais demi-tour et prends la bonne route, en l'espèce le G.C. 30. Je pédale allègrement sur 6 m. 30. Oh ! pas bien longtemps, et je dois prendre la vitesse moyenne, car il va s'agir de traverser les monts d'Arrée.

Jusqu'à Saint-Cadou, ce n'est rien, mais la pluie qui menaçait depuis le matin se décide à tomber et en si belle averse que je dois en hâte déployer l'imperméable. Avec cela, la montée se fait plus forte. Je prends 46x28 et le temps devient vraiment mauvais. La route, bordée de buissons, n'offre aucun abri et je continue à monter sans m'attarder.

Si le temps était plus propice, je crois que j'aurais eu l'occasion de faire plusieurs haltes, car le paysage se dévinait, sous l'écran des nuages, bien intéressant ; mais je n'ai eu d'autre distraction que de regarder les gouttes tomber en rangs pressés sur ma pelérine. La pluie devenant un véritable orage, je me réfugie dans un des fossés de la route et je m'abrite de mon mieux dans les buissons. Enfin, l'ondée se fait moins forte et je repars pour atteindre le point culminant de la route, près du Mont-Saint-Michel-d'Arrée. Cela descend maintenant, mais, malgré la pente, je dois pédaler, et ferme, car je suis assailli par un furieux vent debout, et ce n'est pas sans peine que j'entre à Brasparts.

En attendant que la pluie cesse tout à fait, je casse une croûte en buvant du cidre et, une demi-heure plus tard, je peux repartir, l'imperméable sur le porte-bagages.

Une petite descente, puis une longue côte et, tant de pentes et de contre-pentes que je ne m'en rappelle plus et voici Pleyben, à l'immense place qui

offre tout le recul nécessaire à la photo de l'imposante église dont le porche porte de belles statues au cachet bien armoricain. Je prends quelques clichés du beau Calvaire, le dernier en date des grands calvaires bretons, mais les sculptures trop haut-perchées, sont, pour ainsi dire, impossibles à photographier de près, sans matériel spécial.

En quittant Pleyben, je fais un temps de roue libre, puis, naturellement, dois reprendre, durant 10 km., tantôt l'une, tantôt l'autre vitesse, voire ne pas pédaler du tout, c'est ainsi que j'entre à Châteaulin, après avoir dominé brusquement la vallée de l'Aulne, canalisée.

Mon vélo garé à l'Hôtel de la Grand-Maison, je vais me changer dans la chambre proprette que l'on m'a donnée et, après un tour dans la peu folâtre cité, je vais dîner et dormir ensuite du sommeil du juste.

9 août. — Soleil ! Soleil ! tu n'es vraiment pas mon ami, car tu me boudes encore ce matin. Avant de continuer ma route, je vais faire mes photos et monte à pied à la vieille chapelle Notre-Dame, d'où la vue est charmante sur la ville de l'Aulne qui vient de Quimper. Avec cela, une vieille croix à personnages et quelques sculptures curieuses à l'intérieur de la chapelle et j'ai plus de clichés qu'il ne m'en faut.

A 10 heures, je saute en selle en direction du Taon. Route facile en suivant le canal jusqu'à Port-Launay, mais là, l'Aulne prend à gauche, la route à droite, et pour sûr, la première doit avoir un parcours moins accidenté que la seconde. Que de côtes, Seigneur ! pour atteindre Pont-de-Buis d'abord et Quimerc'h ensuite ; il y a aussi, il est vrai, de fameuses descentes ; à Quimerc'h, il faut encore passer à la côte 169. Là, la vue est impressionnante en avant et en arrière et, le temps semblant tourner au beau, je reste là un bon moment, puis je me décide à me laisser aller en roue libre jusqu'au Faou.

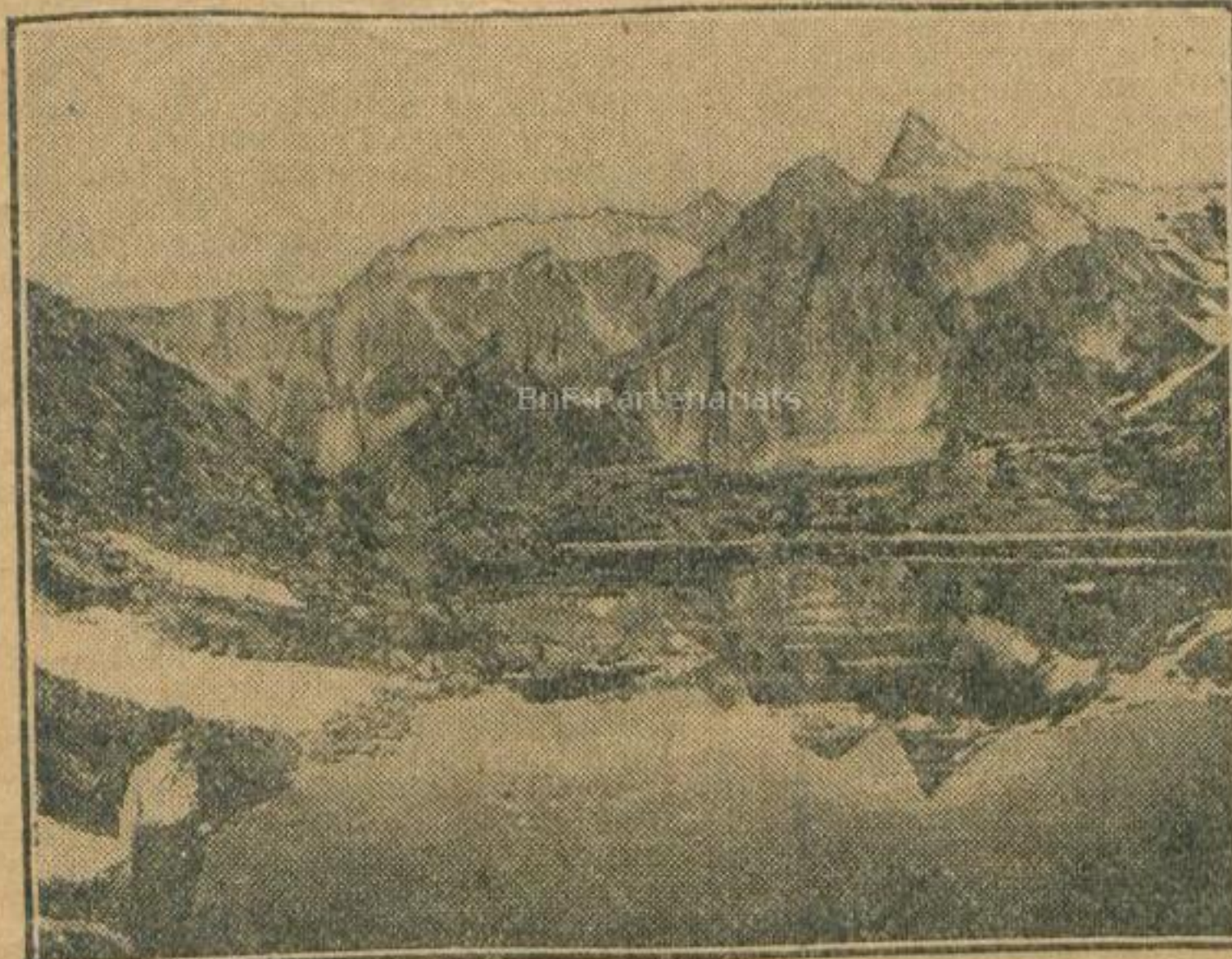
Le bourg conserve encore de nombreuses maisons anciennes, surtout dans la Grande Rue. Au seul hôtel

Col du Grand Saint-Bernard (versant suisse), 2.472 mètres.

BnF-Partenariats

Lac du Grand Saint-Bernard et massif du mont Blanc pris de l'Hospice.

(Photographies prises et transmises par Mme Yvonne Bouillier).



BnF-Partenariats



BnF-Partenariats

BnF-Partenariats

28 — L'A PÉDALE

convenable du patelin, je retrouve un ménage en 5 CV rencontré à Sizun. Je déjeune en leur compagnie et, nous en étions au poisson, quand une mirobolante baignole stoppe à la porte de l'hôtel. Un couple copurhic en descend et paraît de suite contrarié en voyant qu'il sera obligé de manger à table d'hôte, faute de petite table. Madame fait la moue en se voyant servir de succulentes tripes, ce qui ne l'empêchera pas d'y revenir.

Mais, ô comble d'infortune pour... ces snobs, l'inénarrable boniche qui nous sert, nous verse notre café dans les verres où nous avons bu notre cidre, négligeant (le fait-elle exprès ?) de superbes tasses qui s'alignent sur le buffet. Quelle levée de boucliers ce fut et quel sacrilège vraiment. Moi, cela m'indiffère et, après avoir goûté au soldisant café, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que ce n'est vraiment pas la peine de faire tant de chichis pour un pareil jus de chicorée ; et puis, pour 7 francs...

Je pars le premier, comptant aller coucher à Crozon. Il fait maintenant très beau, avec du soleil et un beau ciel nuageux. Bien renseigné, je ne dépasse pas le bac à rames de Tere-nis, et deux robustes bateliers me font, en peu de temps, traverser le petit bras de mer qui me sépare de la presqu'île de Landevennec.

Je débarque dans une petite anse et un court sentier à travers bois me permet d'accéder au village. Je dépense bien inutilement 1 franc pour aller voir les ruines de l'abbaye, car elles sont peu intéressantes.

Beaucoup d'autos de luxe sont garées dans les rues du minuscule hameau de Landevennec, car la presqu'île est une des excursions favorites des baigneurs de Morgat. Une côte très raide me fait quitter le village, mais quel beau paysage en haut ! C'est, tout d'abord, une vue panoramique vers le Faou, puis, un peu plus loin, l'horizon se dégage de plus en plus et la vue de la presqu'île est analogue à celle du cap Martin vu de la Turbie. A droite, c'est l'île de Terenis et l'embouchure de l'Aulne et, au fond, s'estompe la chaîne du Menez-Hom. Le beau ciel nuageux fait valoir tout cela ; aussi je ne me lasse pas de photographier.

Lorsque j'ai bien rempli mes yeux de ce beau panorama, je remonte en selle en direction de Crozon. La route est, hélas ! bien mauvaise et les autos qui me dépassent à des allures folles, me font sagement suivre le bas-côté du chemin.

Les kilomètres, oh ! combien monotones, s'ajoutent aux kilomètres. Je dépasse Tal-ar-Groas, où la route devient très accidentée et encore plus mauvaise si possible et, enfin, voici Crozon, mais rien à faire pour trouver une chambre.

Comme il n'est que 18 heures, et que je ne veux pas aller à Morgat, plus rapproché, mais où je crains de ne pouvoir non plus trouver de lit, je me dirige sur Camaret, à 11 km. Route accidentée et très mauvaise en certains endroits. Elle côtoie un moment la mer auprès de l'anse de Dinant et, par gros temps et marée haute, ce ne doit pas être là un passage facile. Un beau raidillon suivi de quelques autres, une longue descente, et voici Camaret.

Je cherche un hôtel, il y en a plusieurs, mais je ne trouve d'abord rien, tout est complet. Je me vois déjà obligé de coucher, Dieu sait où, quand, à l'Hôtel de France, la patronne veut bien, en raison de ma qualité de voyageur professionnel, me donner pour la nuit, une chambre qu'elle réserve pour les touristes tardifs, mais plus huppés que moi !

Camaret est une villégiature recherchée des artistes et les murs de l'Hôtel de France, sont recouverts de peintures

et de dessins dont certains me tirent particulièrement l'œil.

Quel beau sujet d'observation que cette table d'hôte ! Les pensionnaires, de tous genres, il y a même deux Japonais, sont là, serrés autour des tables à ne pouvoir presque remuer et ils avalent, bien à la hâte, une cuisine tout ce qu'il y a de plus sommaire et je n'ai jamais vu autant de diversité dans des bouteilles à cidre. Dire que ces gens sont là pour des jours et des jours !!!

10 août. — Encore un beau temps ce matin, mais réveillé trop tard, je manque un magnifique lever de soleil et, le temps de m'habiller et de descendre, c'est un ciel bleu presque immaculé.

Les quais sont peu vivants à cette heure, aussi je vais à pied de l'autre côté du port, jusqu'au fort bâti par Vauban. De beaux voiliers appareillent ou rentrent au port, et Camaret se développe en entier devant mes yeux avec ses petites maisons basses et colorées qui se serrent au bord du quai. Je vais reprendre mon cycle et, par un chemin pierreux, arrive au sémaphore. Je laisse mon vélo près de la maison du gardien et, en quelques secondes, je suis en face de la Pointe de Pen-Hir et des Tas de Pois.

Spectacle inoubliable, même par ce temps calme, que cette vision et les hardis voiliers qui pêchent et paraissent si petits auprès de ces rochers fantastiques, font mieux ressortir la tragique beauté de cette côte sauvage. A gauche toute l'anse de Pen-Hir terminée par la pointe de Dinant s'étend devant moi, en plein contre-jour ; comme il ferait bon rester ici jusqu'à ce qu'un beau ciel nuageux, me permette de prendre quelques clichés moins plats que ceux dont je dois me contenter. Mon temps est hélas, mesuré, aussi je rejoins vite Camaret, où la route de la veille me ramène à Crozon et je tourne à droite vers Morgat.

Il est midi et demi et mon estomac crie famine. Délaissant, et pour cause, les Palaces, je vais déjeuner à l'Hôtel Hervé qui, certes n'est pas une auberge. Si je devais séjourner là quinze jours, je crois que j'aurais pas mal de graisse supplémentaire ! Quel déjeuner et que me voilà loin de la ratatouille d'hier soir ; aussi lorsque je pars à la chasse aux clichés, je trouve les galets de la plage rudement glissants. La marée ne me permet pas d'accéder aux grandes grottes, mais j'en trouve une petite qui me donnera un bon cliché et, ensuite, par un bon sentier, je grimpe sur la falaise d'où en à peine vingt minutes de marche sous bois, j'ai bientôt une vue superbe sur le cap de la Chèvre. Aller plus loin me retarderait trop, aussi, je redescends, reprends ma machine et me hisse jusqu'à Crozon. Je cycle un peu la route d'hier et, pour regagner Châteaulin, je prends le chemin des écoliers plus pittoresque que la route directe.

Je dépasse Tal-en-Groas, prends le temps de boire une limonade à Argol, ce qui n'est pas un luxe, car il fait dia-

blement chaud et le chemin serpentant à travers de beaux sites, pour la vue, mais non pour l'objectif parce que trop panoramiques m'amène à une croisée de routes. Là je suis au pied du Menez-Hom, le G.C. 47, au sol excellent et de pourcentage facile me fait arriver facilement à Sainte-Marie de Menez-Hom. Je vais voir la chapelle, mais néglige de grimper à pied au sommet du Menez, le panorama trop vaste serait peu photographique. Je suis le G.C. 8 vers Châteaulin, sol plus mauvais et, peu après Sainte-Marie, bien qu'il soit tard et que le temps paraisse se gâter, je peine et je m'arrête un long moment à regarder la baie de Douarnenez qui, loin, bien loin, développe devant moi son large arc-de-cercle ; je la verrai prochainement d'un peu plus près.

Et la route fuit de nouveau sous mes roues ; pentes et contre-pentes se succèdent et une belle descente m'amène à Châteaulin, où, à l'hôtel de la Grand-Maison, je retrouve une chambre, mais un étage plus haut.

Avant de me mettre au lit, je revois mon itinéraire et heureusement pour moi je m'aperçois que j'ai à faire au Folgoët au lieu du Faouët, qui viendra plus tard. Le Chaix et la carte consultés, je trace vite un itinéraire qui me permettra d'être à Quimper le lendemain soir.

11 août. — De très bonne heure, le grand frère me mène à Landerneau. Il fait le plus mauvais temps qu'un photographe puisse avoir : ciel bas et gris et lumière terne.

De la gare de Landerneau, la route de Brigognan grimpe pendant 3 kilomètres, un vent furieux me pousse et lorsque je suis sur le palier, mon ED oscille sans effort entre 32 et 35 ; aussi, je suis vite arrivé à la bifurcation de la route du Folgoët. Je suis venu ici pour prendre une douzaine de vues intérieures et extérieures de la belle basilique de Notre-Dame du Folgoët, pèlerinage très fréquenté, photos destinées à un livre sur les Pèlerinages de France et de Belgique.

Les clichés du dehors ne vaudront pas grand chose, ce temps gris laissant les sculptures sans aucun relief, mais les vues intérieures, bien que l'église soit très sombre et les poses bien longues, seront très bonnes ; au reste, pour les photos d'intérieur, il s'agit tout juste d'apprécier exactement le temps de pose à donner et bien souvent, si on a la patience de laisser la lumière agir le temps nécessaire, on aura, au retour, le loisir de voir bien mieux et bien plus détaillés les détails curieux que l'œil ne pouvait bien saisir.

Je brûle ma dernière plaque devant la fontaine de Salaün et en quelques pédalées je suis à Lesneven. Il est quatorze heures, malgré cela, je peux déjeuner copieusement, ce qui me sera bien nécessaire, car une fois sur la route, pour rentrer à Landerneau, ce n'est plus la rigolade du matin et il me faut appuyer ferme sur les manettes, le vent étant devenu, si possible, plus furieux. Malgré cela j'avance assez vite et à Ploudaniel je dépasse un mono qui paraît beaucoup trop multiplié. Je l'attends pour qu'il prenne ma roue et sur 4 m. 80 je reprends la bonne allure de tout à l'heure, mais à 4 kilomètres de la ville la route faisant un coude brusque, le vent me prend seulement au train un court raidillon, et en haut, de côté, j'embraye sur 6 m. 30, grimpe au train un court raidillon, et en haut, la route étant bien abritée, je dévale les 3 kilomètres de descente à la vitesse limite. A la gare de Landerneau, il n'y a plus personne derrière moi. Je vais chez la bibliothécaire chercher des journaux, dont *La Pédale* et comme le

LE CHEMINEAU

L'ancêtre du dérailleur a fait ses preuves. Si vous avez une bonne bicyclette, adaptez-lui un Dérailleur CHEMINEAU (3 ou 6 vitesses). Si votre bicyclette n'est pas parfaite, achetez une CHEMINEAU, avec ou sans dérailleur. Et vous aurez toute satisfaction.

G. RIVIERRE

Agent exclusif pour la région parisienne
42, r. de Corneilles, LEVALLOIS. Tél. 13-06

train qui doit m'emmener à Quimper ne sera pas là avant un bon bout de temps, je remonte en selle pour descendre en ville.

Je n'ai pas le temps de mettre mon idée à exécution, le cycliste de tout à l'heure débouche du passage à niveau, stoppe devant moi et me dit : « Venez donc boire un verre, vous m'avez rendu un fier service, sans vous, je serais encore loin ». Ma foi, une limonade grenadine ne se refuse jamais et nous allons trinquer sur le zinc le plus voisin. Je vante à mon compagnon de rencontre les mérites de la poly en marche et ce n'est certes pas lui qui me contredira, il regrette seulement de ne pas faire assez de vélo pour acheter un truc comme ça !

Et il me quitte en me remerciant encore une fois. Machinalement j'ouvre *La Pédale* et je tombe en arrêt devant l'article de Monsieur Grillot, et, aussitôt, renonçant à aller en ville où pourtant les gâteaux sont bien tentants, j'envoie faubourg Montmartre, la lettre que *La Pédale* a publiée en son temps, et qui, depuis a fait couler pas mal d'encre.

Puis, le train me véhicule, oh ! bien lentement jusqu'à Quimper. Là, je cherche vainement une chambre dans plusieurs hôtels, tout est complet, ce n'est qu'à près de 20 heures 30, grâce à l'obligeance d'un jeune chasseur d'hôtel que je puis avoir une chambre pour la nuit dans un café d'aspect peu engageant. A 21 heures, je me fais mitrailler de la belle façon pour mon dîner dans un hôtel sur le quai de l'Odéon. Au diable les grandes villes !

12 août. — Temps moins couvert ce matin et qui s'améliorera lentement, mais sûrement. Je vais de très bonne heure faire mes photos de vues, pour éviter la foule et surtout pour fuir ma chambre, payé 16 fr. 50, pourtant.

A part la cathédrale et quelques vieilles maisons, l'aspect de Quimper m'a bien déçu et je croyais la ville plus pittoresque.

Vers les 9 heures et demie, je pars en direction de Pont-l'Abbé. Les 19 kilomètres qui y conduisent sont durs et peu intéressants, mais, après un tour dans la cité des Bigoudens où c'est jour de marché et où je peux faire quelques instantanés des paysannes coiffées de leur si comique bonnet, je déguste, c'est le mot exact, un déjeuner parfait à l'hôtel du Lion d'Or, et même le patron me permet de photographier une de ses bonnes, diablement gentille et qui a bien le type Bigouden.

Comme digestif, je vais voir les ruines de l'église de Lambour et la prison à l'extérieur rébarbatif, comme il se doit.

La route de Penmarc'h, que je cycle ensuite, est, comme celle du matin, peu pittoresque et la maigre végétation d'alentour dénonce vite l'approche de la côte battue si souvent par les tempêtes qui la rendent si périlleuse aux navires. A Penmarc'h je vais visiter la chapelle et je reste un bon moment à regarder au dehors le beau monument élevé par la commune en souvenir de ses morts nombreux de la guerre. Quelle différence entre ce beau morceau de granit sculpté par un artiste breton et les monuments aux morts de Beauce ou de Touraine, fabriqués en grande série par des entrepreneurs pressés de s'enrichir !

Un écriteau m'indique la route du phare d'Eckmühl et bientôt en effet, la gigantesque tour qui a remis tant de navires dans la bonne route se dresse devant moi.

A cette heure, avec ce ciel nuageux, il y a là les éléments d'un beau cliché, gâté seulement sur la droite par un petit hôtel peu esthétique.

Vous lisez la **PÉDALE** chaque semaine, c'est bien. Mais vous devez suivre la rubrique quotidienne de

L'Écho des Sports

Du phare, un petit chemin non marqué sur la carte Michelin, me conduit à Saint-Guenolé en passant devant la Chapelle de la Joie.

Je suis recommandé auprès de Mme Moguerou, propriétaire de l'excellent hôtel de ce nom, heureusement pour moi, car en août il est très difficile de trouver une chambre à Saint-Guenolé.

Mes bagages rangés dans ma chambre, je vais faire un tour dans le village où les constructions les plus importantes avec les hôtels, sont de grandes sardineries où travaille à peu près toute la population féminine.

Pour l'instant on dirait que toutes les ouvrières, des Bigoudens coiffées de leur manchon à gaz renversé sont inoccupées et elles flânent en bandes dans la rue. Beaucoup sont très gentilles et à leurs sourires, je vois qu'elles se payent, et comment, la physionomie de votre serviteur, fourvoyé dans ces parages.

Les rochers de Saint-Guenolé sont célèbres et ont été le théâtre de bien des drames maritimes. Même par ce calme soir, c'était un impressionnant spectacle que de voir la mer revenir inlassablement à l'assaut de ces rochers qu'elle a polés depuis des siècles. Là, comme devant les Tas de Pois à Camaret, comme on se rend compte que l'homme est peu de chose dans la Nature !

C'est après le dîner que j'ai eu la plus forte impression de tout mon voyage. Le nuit se faisait peu à peu et, revenu au petit port, j'étais seul avec quelques vieilles femmes qui guettaient au loin les dernières voiles attardées qui, bien lentement, regagnaient leur mouillage. A l'horizon, une étroite bande de lumière allait en s'atténuant peu à peu et le petit havre paraissait mort, avec tous ses bateaux à demi échoués, les voiles abattues. C'était d'une tristesse poignante et bien digne de tenter un peintre, mais combien difficile à rendre et surtout à décrire.

13 août. — Beau soleil le matin. Je quitte Saint-Guenolé après avoir chaleureusement remercié Mme Moguerou de son bon accueil et je retourne faire quelques vues dans les rochers, puis, délaissant la route de Penmarc'h, je cycle un mauvais chemin qui me conduit au musée préhistorique de Porz-Carn. Il vient d'être classé monument historique et son fondateur y a réuni un nombre important de pièces se rapportant à l'âge de pierre. Des squelettes préhistoriques uniques au monde, sont exposés, ainsi qu'une foule d'objets intéressants pour les passionnés de la préhistoire et même pour les profanes. Laissant un chemin cyclable rejoindre à droite la route de Penmarc'h, je descends à gauche sur la plage où le sable ferme me permet de rouler quelque peu, puis je dois me résigner à pousser mon camion qui enfonce jusqu'à la jante dans le sable fin ; j'arrive ainsi à l'anse et au Rocher de la Torche qui me fourniront quelques beaux clichés.

A gauche, au loin le phare d'Eckmühl est encore visible et à droite, je distingue un clocher perdu dans les sables : c'est la chapelle de Troënen, c'est là mon but, mais pour y arriver

ce n'est pas chose facile et la séance de footing est longue et dure parmi les dunes. Cette chapelle est un lieu de pèlerinage célèbre en Bretagne, il n'y a rien à y voir intérieurement, seul à l'extérieur un beau calvaire aux curieuses sculptures pourrait attirer le touriste, mais il est bien endommagé par les intempéries et les ans.

Je déjeune de sardines à l'huile et de confitures dans une petite épicerie près de la chapelle et ensuite je peux remonter en selle sur une route qui s'améliore de plus en plus. J'atteins Saint-Jean-Trolimon et sur une bonne route où je me rappelle avoir fait pas mal de roue libre, je traverse des villages aux noms bien bretons : Ploneour-Lanvern, Pouldeuzic, Plovezet et une belle descente suivie d'une magnifique contre-pente m'amène devant l'église de Pont-Croix. Le portail latéral est une pure merveille, véritable dentelle de pierre, c'est un chef-d'œuvre gothique flamboyant et l'intérieur de l'église est à l'unisson.

Une petite descente me fait rejoindre la N. 165, quelques ondulations et j'entre à Audierne.

Malgré que ce soit le 13 août, je trouve facilement une chambre au chic Hôtel de France où, modeste cycliste, je suis pourtant bien accueilli.

Le port d'Audierne est très animé et très coloré avec ses marins vêtus de toile rougeâtre et qui feraient la joie d'un autochromiste.

Très bon dîner et au lit.

14 août. — Je pars en laissant mes bagages à l'hôtel car ce n'est pas trop d'une journée pour l'excursion de la Pointe du Raz, en faisant en même temps la chasse aux photos.

Une longue côte me fait sortir de la ville, puis c'est comme les jours précédents le même horizon de landes arides. Au bout des quelques kilomètres délaissant la grande route, je prends à gauche un petit chemin pier-reux qui me conduit à Saint-Tugen à la très vieille chapelle et au vieux calvaire, qui avec le porche de l'église forme un tableau comme je voudrais en trouver souvent. Un autre petit chemin me ramène à la grande route où bientôt je croise le premier cyclotouriste rencontré depuis Guingamp ; mono, poly, je ne saurais dire car nous nous sommes croisés un peu vite.

Un peu avant Plogoff, je rencontre les premiers guides qui s'offrent pour la visite de la baie des trépassés et de la Pointe du Raz. Ils deviennent de plus en plus nombreux en approchant de l'extrémité de la route et les plus hardis se mettent en travers du chemin pour obliger les automobilistes à stopper et écouter leurs propositions. Je n'ai nul besoin de leurs services, mais j'ai beaucoup de peine à me débarrasser d'eux et des gosses de 13 à 15 ans sont même collants en diable.

J'arrive enfin près du semaphore et je vais garer mon vélo à l'Hôtel de la Pointe du Raz, dépendance de l'Hôtel de France d'Audierne, et, bien qu'il soit près de midi, je vais à pied jusqu'à l'extrême pointe. Par beau temps, ce n'est certes pas difficile et je me demande à quoi pourrait servir un guide ? Le sentier s'amorce près du semaphore d'où l'on a une belle vue d'ensemble de la terrible Pointe du Raz, du Raz et de l'île de Sein que suit cet enfer qu'est pour ses gardiens le phare d'Ar-Men.

Le sentier est facile ai-je dit, mais combien parmi les touristes qui viennent là, dépassent le semaphore ? Pas beaucoup, car la plupart se contentent de la vue d'ensemble et pourtant il ne faut pas pas manquer d'aller jusqu'à l'extrémité de la Pointe.

Le sentier est bien tracé et le spectacle est merveilleux en tous points.